Zeitschrift: Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 41 (1982)

Buchbesprechung: Expliquer les causes et/ou comprenedre les raisons : note à propos de Meaning and understanding

Autor: Chiesa, Curzio

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CURZIO CHIESA

Expliquer les causes et/ou comprendre les raisons. Note à propos de *Meaning and understanding*

Qu'est-ce que la compréhension? Un état, un processus, une activité? Un phénomène de nature linguistique, psychologique, cognitive? Qui comprend, que peut-il comprendre et comment réalise-t-il la compréhension? Est-ce qu'il y a un trait commun qui caractérise tout ce que nous désignons par ce mot? Le concept de compréhension est-il simple ou complexe, univoque ou bien flou («fuzzy concept») c'est-à-dire pluriel, sans limites bien définies?

Comment comprendre la compréhension? Et, tout d'abord, comment expliquer le caractère étrange de cette question philosophique?

En 1979, à Cerisy, des philosophes, des linguistes, des psychologues et des épistémologues se sont réunis pour essayer d'étudier cette problématique complexe. Le résultat de ce colloque international est le livre qui vient de paraître: *Meaning and Understanding,* édité par H. Parret et J. Bouveresse[1]. Le point de départ du volume se trouve dans le problème de la difficulté de comprendre la compréhension («understanding understanding») qui est analysé dans les essais de la première section. La deuxième et troisième section du recueil abordent la question des rapports entre explication et compréhension et entre connaissance, interprétation et compréhension[2].

[1] Walter de Gruyter, Berlin – New York 1981.

[2] Voici la liste des sections et des auteurs des essais:

I. How to Understand Understanding (J.R. Rosenberg, B. de Gelder, D. Zaslawsky)
II. Explaining and understanding ‹Meaning and understanding› (K.-O. Apel, J. Bouveresse, O. Føllesdal)
III. Knowledge, Thought, Truth and interpretation (E. Holenstein, D. Holdcroft, S. Schiffer)
IV. Beyond Frege (J. McDowell, H. Parret, G. Evans, J. Proust)
V. Semantic theory and pragmatic functioning of understanding (M. Dascal, F. Jacques)
VI. Formal and pragmatic understanding of formalism (G.G. Granger, F. Kambartel, P.C. Wason).

Correspondance: C. Chiesa, 36 rue Prévost-Martin, CH – 1205 Genève

Ce type de recherche peut être placé sous le signe de Ludwig Wittgenstein dans la mesure où la philosophie de l'auteur des *Investigations* est la source principale des transformations actuelles de la tradition herméneutique et de la philosophie analytique du langage. En effet, d'une part, l'herméneutique post-heideggerienne a semble-t-il définitivement adopté le point de vue ‹pragmatique› des *jeux de langage* en mettant en rapport la compréhension du sens des textes historiques avec la compréhension qui est constitutive de la communication linguistique; d'autre part, la critique wittgensteinienne du langage a été incorporée au projet de construire une théorie de la signification qui fonctionne comme théorie de la compréhension, c'est-à-dire comme représentation théorique de la connaissance pratique qui est manifestée dans l'usage linguistique (cf. M. Dummett).

Mais, au-delà de cette référence commune, comment comprendre sinon expliquer la genèse historique et épistémologique du problème de la compréhension? C'est sur se point que nous voudrions proposer quelques remarques schématiques. Dans un livre déjà classique[3], G. H. von Wright, après avoir opposé la tradition scientifique ‹galiléenne› de l'explication causale mécaniste à la tradition ‹aristotélicienne› de l'explication téléologique, signale que la doctrine de la compréhension caractérise la réaction anti-positiviste, anti-galiléenne, du courant herméneutique qui est à l'origine des ‹sciences humaines› (Geisteswissenschaften).

Le scandale du positivisme consistait essentiellement dans sa tendance réductionniste: ainsi, comme le disait Durkheim à propos de Comte[4], «les phénomènes sociaux sont des faits naturels, soumis à des lois naturelles» et par conséquent il faut «traiter les faits sociaux comme des choses», c'est-à-dire par la méthode qui a fait ses preuves dans les sciences de la nature. L'homogénéisation des objets scientifiques et le ‹monisme méthodologique› qui en découle sont directement visés par la distinction – introduite par Droysen – entre l'«erklä-

[3] G.H. von Wright, *Explanation and understanding,* Ithaca, New York, Cornell U.P. 1971. Cf. du même auteur, «Determinism and the study of man», *Essays on Explanation and understanding,* ed. by Manninen and Tuomela, Reidel, Dordrecht-Holland 1976.

[4] E. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique,* Paris, PUF 1937, p. XII, 19.

ren», l'explication causale nomothétique, et le «verstehen», la compréhension idiographique. Si, d'un côté, les sciences de la nature ont pour but d'expliquer par des lois les causes des phénomènes naturels, d'un autre côté, il s'agissait d'assurer la spécificité et l'autonomie des sciences humaines et sociales qui recherchent la compréhension des phénomènes individuels qui sont le fruit de l'activité de l'esprit.

Le «Verstehen» est en effet la ‹reprise reproductive de la production originaire de pensée› (Schleiermacher) c'est-à-dire, comme le dit Dilthey, le processus par lequel nous connaissons un ‹intérieur›, une individualité psychique, à l'aide des signes sensibles qui en sont la manifestation objective. La technique de l'exposition du processus de compréhension constitue l'*herméneutique* en tant qu'art et méthode de l'interprétation.

Progressivement, l'opposition entre la compréhension et l'explication est devenue le paradigme d'une alternative épistémologique et méthodologique:

a) la norme scientifique ‹galiléenne›: connaître c'est «scire per causas» moyennant la construction d'une théorie systématique constituée par des lois hypothétiques auxquelles les faits empiriques observables sont subsumés; l'explication causale relève de ce que Dray appelle la «covering law theory» et von Wright la «subsumption theory of explanation». Du point de vue positiviste ce modèle scientifique est le seul possible et, en principe, il est applicable aux sciences historiques, anthropologiques et sociales.

b) les représentants de la tradition herméneutique ‹aristotélicienne› croient en revanche à l'incommensurabilité et à l'hétérogénéité des faits naturels par rapport aux phénomènes de nature socio-historique et humaine. Les textes et les oeuvres de l'art, les institutions et les règles sociales, les actions les attitudes et les croyances des hommes, loin de pouvoir être expliqués par des théories de type hypothético-déductif, n'ont de sens et d'explication possibles que dans la mesure où l'on comprend leur finalité, leur motivation, leur raison d'être et leur intentionnalité propre.

Epliquer et comprendre indiquent donc deux attitudes irréductibles et incompatibles qui résultent de deux intérêts cognitifs opposés, complémentaires et parallèles (cf. le «parallélisme méthodologique» des lois naturelles et des règles sociales). Sans doute, à la base de la contro-

verse qui a opposé et continue d'opposer les «Geisteswissenschaften» à l'impérialisme de la méthode hypothético-déductive, l'herméneutique au positivisme et au néo-positivisme logique, il y a, à la fois, une image déformée de la causalité scientifique, trop hâtivement identifiée au déterminisme mécaniste, et une certaine confusion entre prévision et nécessité. En effet, le pouvoir de prédire des faits empiriques observables correspondant aux lois théoriques – pouvoir qui est la mesure du contenu cognitif d'une loi naturelle qui s'exprime dans un énoncé conditionnel universel du type «(x) (Px $\supset$ Qx)» – a été souvent considéré comme étant une sorte de contrainte d'ordre moral à se conformer à la loi naturelle. Quoi qu'il en soit, une des versions actuelles de l'alternative est celle du dualisme des ‹causes› et des ‹raisons›.

La proposition qui dit que votre action a telle ou telle cause n'est qu'une hypothèse. L'hypothèse est valable si elle se fonde sur un certain nombre d'expériences qui, pour ainsi dire, s'accordent pour montrer que votre action est la conséquence régulière de certaines conditions que nous appelons alors *causes de l'action.* Mais afin de connaître la raison que vous avez eue pour dire telle ou telle chose, pour agir d'une certaine façon, etc. il n'est pas nécessaire d'avoir plusieurs expériences concordantes et l'énoncé de la raison n'est pas une hypothèse . . . De la cause nous pouvons dire qu'on ne peut la connaître mais seulement la conjecturer. D'un autre côté, on dira souvent: «Je dois certainement connaître pourquoi je l'ai fait» en parlant du motif. Quand je dis: nous pouvons seulement conjecturer la cause mais nous connaissons le motif, cette affirmation est un énoncé d'ordre grammatical» (Wittgenstein)[5].

Pour expliquer une action, il faut essayer d'en conjecturer, sur la base d'une série d'observations empiriques régulières, la ou les causes adéquates et pertinentes et les conditions nécessaires et suffisantes. En revanche, s'il s'agit de comprendre une action, il suffit d'en connaître la ou les raisons, les motifs, l'intention qui la déterminent et la justifient. Au caractère hypothétique, conjectural, des explications causales s'oppose la certitude subjective des ‹bonnes raisons› qui fournissent une sorte de rationalisation consciente du comportement de l'agent. La proposition causale nomologique est de type conditionnel: ‹si p alors q›; au contraire, l'énoncé de la raison est du type: ‹p parce que q, r, s, t . . .› où toutes les ‹raisons› sont susceptibles de fournir une explication complète et suffisante du pourquoi de l'action.

Entre les causes et les raisons, entre l'explication causale et l'expli-

[5] L. Wittgenstein, *The blue and brown books,* Blackwell, Oxford 1958, p. 15.

cation-compréhension par les raisons ou téléologique, ainsi qu'entre les lois (naturelles) et les règles (sociales), il y a donc une différence essentielle et a priori, une différence d'ordre conceptuel et ‹grammatical› que l'activité philosophique a pour but d'éclairer. En effet, comme le dit encore Wittgenstein, le double usage du mot ‹pourquoi›, qui porte soit sur la cause soit sur la raison ou le motif, est à l'origine de la confusion conceptuelle qui nous fait croire que la raison est la cause immédiatement intelligible de l'action, la cause dont nous avons une sorte d'expérience intime[6].

Cependant, l'opposition des causes et des raisons a contribué à développer la controverse traditionnelle entre les sciences nomologiques et l'herméneutique compréhensive dans le sens d'une alternative épistémologique et méthodologique: d'une part le «covering-law model» appliquant la méthode hypothético-déductive et, de l'autre, le modèle de la compréhension par les raisons. Or, il nous semble que le texte de Wittgenstein n'autorise pas ce genre d'interprétation dans la mesure où la distinction grammaticale des causes et des raisons n'est pas une distinction épistémologique et, loin de définir l'opposition entre les sciences de la nature et les sciences humaines, elle signale plutôt la différence qui existe entre la recherche scientifique en général et la pratique clarificatrice de la philosophie.

Qui plus est, cette distinction ne peut suggérer une alternative méthodologique puisque, en plus de l'épistémologie de l'explication scientifique, il n'y a pas une épistémologie autonome de la compréhension: «la ‹méthode herméneutique› est la méthode hypothético-déductive appliquée à un matériau signifiant («meaningful material») (i.e. textes, oeuvres d'art, actions)»[7]. Cette thèse n'implique pas la négation de la spécificité objective des sciences humaines et sociales, ni leur réduction progressive à la psychologie scientifique (Lévi-Strauss) ou à la biologie (Piaget): elle indique, de manière un peu dogmatique, que l'altérité fondamentale des causes et des raisons ne peut pas déterminer un rejet du ‹monisme méthodologique›.

[6] «. . . a cause ‹seen from the inside›, or a cause experienced», Ibid. cf. D. Davidson, «Actions, reasons and causes», *Journal of Philosophy,* vol. 60 (1963), p. 685–700: «the primary reason for an action is its cause».

[7] D. Føllesdal, «Hermeneutics and the hypothetico-deductive method», *Dialectica,* Vol. 33, No 3–4 (1979), p. 319–336.

Essayons de justifier cette position par quelques raisons.

1. Les raisons, motifs, fins, intentions, etc. qu'un agent – ou un observateur-interprète – fournit en vue de justifier, rendre compte, expliquer et faire comprendre son action, son comportement ou sa croyance font partie des faits objectifs sur lesquels porte la recherche des sciences humaines et sociales. En effet, au-delà de la description compréhensive des raisons et des motifs en tant que faits sociaux, les sciences humaines ont également pour but d'expliquer les causes spécifiques – si elles existent – des raisons elles-mêmes (qui peuvent être, par exemple, de nature ‹idéologique›). Or cette explication ne peut se faire que par l'application de la méthode hypothético-déductive: conjecture de l'hypothèse explicative, prédiction de faits observables permettant de contrôler empiriquement, de tester et de corroborer (ou de falsifier) les énoncés de nature théorique.

Imaginons la situation dans laquelle deux interlocuteurs échangent les propos suivants: «Pourquoi vas-tu au cinéma?», «Pour me distraire», «Pourquoi veux-tu te distraire?» . . . Le jeu des questions et des réponses peut se poursuivre indéfiniment mais il arrive un moment, dans la plupart des cas normaux, dans lequel l'un des interlocuteurs ne pose plus de question puisqu'il est satisfait des réponses, puisqu'il connaît la ou les raisons du comportement de l'autre et puisque le ‹manque de confort mental› (Wittgenstein) qui avait suscité ses pourquoi a disparu. Or, il est essentiel de remarquer que l'échange des questions et des réponses-raisons a lieu dans un contexte intersubjectif et social de communication, c'est-à-dire dans un rapport entre deux ‹sujets›.

Imaginons maintenant la question: «Pourquoi les gens vont-ils au cinéma?» La recherche qui doit permettre de répondre à cette question doit nécessairement aller au-delà du constat des raisons formulées ou reconnues comme telles par les agents eux-mêmes afin d'énoncer des hypothèses quant aux causes effectives d'une telle habitude. Ensuite, il s'agira d'analyser les rapports entre les causes et les raisons et de soumettre les hypothèses explicatives au contrôle empirique[8].

[8] Du point de vue philosophique, le problème crucial est celui des limites de l'explication causale des raisons: quelles sont les conditions de possibilité de la détermination des causes (psychologiques, sociologiques, etc.) de la justification rationnelle d'un comportement, d'une croyance, d'une position théorique?

2. Ce qui nous paraît fondamental dans la situation que nous venons d'esquisser est le fait que la décision de rechercher les causes d'un comportement ou d'une action spécifiques détermine la transformation du rapport intersubjectif en un rapport d'objectivation: la relation sujet-sujet devient une relation sujet-objet. La compréhension d'autrui par les raisons s'effectue en effet dans un ‹jeu de langage›, une forme de vie conforme à des règles qui sont le résultat de l'histoire naturelle des hommes et cette compréhension est constitutive de ce qu'on pourrait appeler avec K.O. Apel une communauté-de-communication («Kommunikationsgemeinschaft»). Or cette compréhension intersubjective qui caractérise les rapports sociaux au sein d'une forme de vie commune ne peut être reconstituée dans le cadre d'une représentation théorique dans la mesure où toute construction scientifique comporte la mise en oeuvre de techniques et de procédures d'objectivation qui marquent une coupure définitive par rapport à la praxis sociale réelle.

Il n'y a pas d'épistémologie herméneutique des raisons puisqu'il n'y a pas de méthodologie autonome des sciences humaines et sociales et les «Geisteswissenschaften» n'ont pas une méthode propre car les concepts qui devraient la constituer (raison, intention, motif, etc.) ont trait à l'existence d'une communauté de sujets qui, par définition, ne peut pas être objectivée en tant que telle. Ce que les partisans du nouveau dualisme et de la double épistémologie ont peut-être tendance à oublier sont les conditions de possibilité et les implications de l'objectivation scientifique portant sur des faits de nature sociale, intersubjective. Or cet oubli – oubli de la genèse et oubli des conditions sociales de possibilité pour P. Bourdieu – favorise l'illusion de reproduire en théorie les modalités pratiques de la compréhension intersubjective. En réalité, les conditions pragmatiques de la compréhension («pragmatic understanding») ne peuvent pas être recrées et reconstruites par et dans une représentation théorique en raison du fait qu'il n'est pas possible de faire l'économie de ce qui rend cette re-présentation possible comme telle à savoir la distance irréductible et constitutive qui la sépare des conditions réelles de la compréhension immédiate et spontanée. Toute reconstruction, précisément en tant que reconstruction après coup, implique nécessairement une modification de ce qu'il s'agit de reproduire. Plus en général, l'objectivation scientifique dans

les sciences de l'homme est une forme de réification c'est-à-dire de transformation en choses des faits humaines et sociaux. Or cette réification – qui n'équivaut nullement à la ‹naturalisation› de phénomènes qui sont de nature historique – est à la fois le signe de la rupture épistémologique qui sépare la théorie de la réalité et le fondement de la possibilité d'appliquer aux phénomènes de cette espèce la méthode hypothético-déductive.

D'une certaine manière, le sujet humain, i. e. social, qu'analysent les sciences sociales et humaines n'est pas un sujet mais un objet, une chose étant donné que l'objectivation-réification est un moment nécessaire de la recherche scientifique. Toutefois, cette objectivation ne peut pas autoriser ou justifier la réduction du sujet à ses différentes représentations théoriques dans la mesure où la rupture voire l'abstraction scientifique agit dans les deux sens: d'une part, elle exclut la possibilité de reproduire théoriquement le sujet dans ses conditions réelles d'existence et, d'autre part, elle empêche la projection pure et simple sur le sujet lui-même de ses images scientifiques partielles. Autrement dit, la réification scientifique est neutre par rapport à l'axiologie anthropologique: les images du sujet objectivé sont autres que le sujet réel et celui-ci transcende toutes les images. L'exigence méthodologique de traiter les hommes comme des choses engage à reconnaître que les hommes ne sont pas des choses.

La thèse selon laquelle compréhension pratique et explication théorique sont mutuellement exclusives peut être soutenue de manière analogue à propos des rapports entre interprétation, traduction et compréhension. Le but de l'herméneutique en tant que méthode de l'interprétation est celui de comprendre les ‹signes› produits par une source qui nous est devenue relativement étrangère (d'où la question difficile de l'historicité; historicité du texte à interpréter, historicité du sens dans un processus de dévoilement progressif, historicité de l'interprète du message véhiculé par la tradition). De même, l'idéal que visent les techniques de traduction consiste dans la tentative de recréer, dans une autre langue, les conditions de la compréhension automatique qui a lieu spontanément dans la langue originale. Mais le passage de l'incompréhension à la compréhension qui s'effectue grâce à la mise en oeuvre des règles d'interprétation et de traduction ne doit pas faire oublier que la compréhension ainsi réalisée est une construc-

tion artificielle qui ne peut qu'imiter le paradigme de la compréhension authentique[9].

L'adoption du point de vue du ‹monisme méthodologique› n'entraîne pas le rejet de la distinction des causes et des raisons (ou de celle des ‹faits› et des ‹normes›) et n'implique pas la croyance que la méthode hypothético-déductive peut et doit tout expliquer. Mais ce qui est encore réfractaire à l'explication causale n'est pas nécessairement doué d'une forme d'intelligibilité herméneutique: autres que les causes, les raisons ne sauraient être les causes sui generis des «Geisteswissenschaften». Il serait en effet paradoxal que la critique du déterminisme causal se mue en hyper-déterminisme des raisons.

> «Tu dois considérer, nous dit Wittgenstein, que le jeu de langage est pour ainsi dire quelque chose d'imprévisible. J'entends par là: il n'est pas fondé («begründet»). Ni raisonnable (ou non raisonnable). Il est là – comme notre vie.»[10]

Des choses existent sans fondement ni raison. Ainsi nous savons des choses sans en connaître le pourquoi, la cause voire la raison: des capacités pratiques, des habiletés, des savoir-faire, des connaissances confuses, plus ou moins certaines que nous comprenons de manière plus ou moins consciente, plus ou moins explicite. Tous ces phénomènes peuvent difficilement faire l'objet d'une construction scientifique ou d'une représentation théorique satisfaisantes.

Et tel est peut-être le cas du ‹comprendre›. La difficulté de la question de la compréhension de la compréhension résulte sans doute du fait que nous savons comprendre plusieurs choses sans avoir besoin de comprendre la compréhension. «Si nemo ex me quaerat scio, si quaerenti explicare velim, nescio.»

[9] Et non l'inverse. Ici l'erreur ‹scientiste› serait de croire que la compréhension pragmatique résulte de l'application implicite ou inconsciente des règles explicites de la technique herméneutique. La compréhension immédiate – qui est constitutive de la pratique linguistique intersubjective – serait une interprétation cachée et refoulée de même que le dialogue serait une traduction qui s'ignore. Sur ce point cf. l'essai de J. Bouveresse.

[10] L. Wittgenstein, *Über Gewissheit,* Blackwell, Oxford 1969, § 559.